

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le journal intime et le refus de dire

Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Habits Rouges, 1984, 94 pages

André Renaud

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, A. (1984). Le journal intime et le refus de dire / Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Habits Rouges, 1984, 94 pages. *Lettres québécoises*, (36), 60–61.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le journal intime et le refus de dire

Quelle est la différence entre le journal intime et les mémoires? Elle est d'abord dans la situation de l'auteur, dans le temps et l'espace, face à lui-même, face aux autres, à l'existence, à la page blanche. Le journal intime suit l'auteur dans son quotidien, dans le sillon frais et immédiat de l'événement. Soi-disant secret, il ne devrait connaître aucune hésitation, aucune inhibition mais une espèce d'exhibitionnisme narcissique. Rédigé pour soi-même, il devrait saisir l'événement, le circonscrire, le conjuguer avec les personnages qui l'ont fait et s'élever, dans un second envol, au-dessus de l'événement pour en scruter les conséquences sur sa propre vie, sa pensée, son âme. Le journal intime intervenant assez tôt après le fait (qu'il s'agisse d'un épisode ou d'une pensée) il exige une espèce de franche spontanéité qui ne devrait rien craindre, puisque rien ne sera jamais livré... qu'à soi-même, plus tard, si tant est vrai qu'il sera jamais relu. Entre l'auteur et l'oeuvre doit exister une duplicité entendue et sans pudeur. Et si, comme cela arrive, par une convention fort répandue, semble-t-il, il soit écrit pour publication, le journal intime, dans son fond et dans sa forme, dans son éthique rédactionnelle, devrait demeurer fidèle à ce qu'il est par définition.

C'est lorsque le journal intime est dès l'abord destiné à la publication qu'il commence à se rapprocher des mémoires. La différence majeure se situe sans doute dans l'intervalle qui, dans les mémoires, est plus grand entre l'anecdote elle-même et le récit, entre la rencontre et le portrait écrit, entre le drame et la narration, entre l'acte et le jugement.

Mais au fond, les deux genres ont ceci en commun qu'ils exigent la même fidélité au cours des choses, la même envie de rapporter et de commenter, la même attention aux réactions de son être intérieur devant le réel réinvesti et devant le besoin ressenti de le reconstituer pour maintes raisons diverses. Ils ont surtout ceci en commun d'exiger une acceptation fondamentale de la parole. Qui refuse de dire les choses comme elles sont, comme elles semblent avoir été, qui refuse de juger comme il a vu, ne devrait écrire ni journal intime ni mémoires, du moins ne devrait pas les donner à la publication.

Il faut aimer l'anecdote pour écrire un journal et des mémoires: la reconstruire, s'y attacher, la narrer, la commenter, la bien situer dans le temps, en elle-même, par rapport à la chronologie, par rapport à ceux qui l'ont faite, par rapport à soi-même. Encore faut-il se mettre à son écoute, de connivence avec elle pour que l'événement passé retrouve tout son relief sous un éclairage nouveau. Expliquons-nous là-dessus. Il faut qu'il y ait mémoire, certes mais qui plus est, il faut qu'il y ait une fidélité, une loyauté de la mémoire afin que l'épisode retracé apparaisse dans la précision du détail, conforme à la réalité. Que l'événement logé dans la mémoire et recraché par elle corresponde, par exemple, à ce qu'ont noté les chroniqueurs de l'époque et que les divers témoins puissent faire l'accord sur ce qui s'est produit. Quant à l'interprétation, elle relève à la fois de l'intelligence et du coeur: c'est ici qu'interviennent, dans une importance diverse selon chacun, l'analyse, le commentaire, le jugement, l'interprétation, la louange,

le blâme. C'est ce qui fait, précisément, la singularité et l'intérêt des mémoires. Existe-t-il des mémoires intérieures? Oui, si l'on veut et si l'on admet qu'il y a dans cette expression une métaphore ou un camouflage. Mais lorsque, dans des mémoires, la mémoire retrouve le réel d'hier pour le mieux taire au lecteur, il y a un abus qui peut irriter celui-ci, car il trouve dans l'ouvrage une telle crainte du passé, une telle timidité devant tout le relief de l'événement, une telle frayeur du commentaire, et du jugement personnels, une telle pudeur à dévoiler, que le livre, pour être à son tour déloyal, ne mérite pas, sinon d'avoir été écrit, du moins de se présenter comme une oeuvre de mémorialiste.

Le journal de Nicole Brossard transcende la réalité anecdotique avec une telle rapidité et avec un tel automatisme que le texte livré, bien écrit et non inintéressant, ressemble, vraiment, à de la prose poétique, à de la poésie. D'ailleurs chaque chapitre se termine par un poème. La pensée vagabonde et butine et écrit des pensées sur les pensées qui ont suivi l'acte, l'épisode, l'événement, l'anecdote.

Bien sûr qu'il y a un profil d'auteur qui peu à peu se dessine dans ce livre. Une personnalité, une âme. Nicole Brossard, consacrée à l'écriture comme on se donne à une vocation, attentive aux mots en elle qui ne s'expriment sur le blanc de la page qu'après méditation, mûrissement. Cette femme est également attentive à la femme qu'elle est et aux femmes qui l'entourent. Déplorant le passé silencieux et opprimant des femmes, elle se fait une conscience de femme comme on bâtit sa

maison. Avec prudence et amour. Elle marche dans la vie avec le plaisir et la circonspection du découvreur parce qu'elle sait que son regard est neuf. Écriture de pionnière, certes. C'est une des qualités essentielles de la prose poétique de cette artiste.

Mais le journal en tant que genre littéraire ne lui convient pas. Pas encore. Elle exprime d'abord son étonnement et son malaise: «Ô comme la mémoire remonte vite dans un journal intime» (p. 48). Et vers la fin du petit livre, tombe la conclusion, intéressante de lucidité et de franchise:

Pour qui n'est pas bavarde de nature, le journal c'est le fin fond du tiroir de l'existence. Cela je l'ai toujours su et c'est pourquoi j'ai toujours fui les lieux, les moments et les livres où l'on confie, où l'on confesse le peu qui nous reste, je veux dire l'essentiel, comme une bombe à retardement. Il faut être insensé pour confier l'essentiel à quelqu'un ailleurs que dans un poème. Même dans la plus grande intimité, on n'a pas le droit de sortir ses fonds de tiroir (p. 85).

Il y a sûrement une crainte causée par le flux du réel qui remonte à la surface



du souvenir et de la mémoire. Comme un assaut, un harcèlement dont on sait qu'ils viendront déranger la tranquillité du silence et de l'oubli. Tous ceux qui écrivent un journal ou des mémoires auront connu cette douleur qui appelle la fuite en avant. Gabrielle Roy évoque ce terrible sentiment dans son livre. Nicole Brossard en parle également et finit par choisir la fuite... en poésie.

La rédaction du journal ou des mémoires exige une présence paradoxale qui veut que l'on parle de soi-même comme s'il s'agissait d'un autre. Même si, comme le disait Montaigne, au XVI^e siècle: «Je suis moi-même la matière de mon livre». Il faut que le sujet apprenne pour ainsi dire à parler de lui-même à la troisième personne.

En conclusion, il importe de parler de distanciation: celle que permettent les mémoires beaucoup mieux que le journal, comme l'exprime si clairement Gabrielle Roy:

Je peux parler d'elle sans gêne. Cette enfant que je fus m'est aussi étrangère que j'aurais pu l'être à ses yeux, si seulement ce soir-là, à l'orée de la vie comme on dit, elle avait pu m'apercevoir telle que je suis aujourd'hui. De la naissance à la mort, de la mort à la naissance, nous ne cessons, par le souvenir, par le rêve, d'aller comme l'un vers l'autre, à notre propre rencontre, alors que croît en nous la distance. □

Nicole Brossard, *Journal intime*, Montréal, Les Habits Rouges, 1984, 94 pages.



Le premier choix

- des grands lecteurs
- des bons éducateurs
- des vrais bibliothécaires

«le choix de...»

Des écrivains émérites nous révèlent quelles pages de leur oeuvre parlent le plus et le mieux à leur coeur.



Notre dernière parution:
Le choix de Claire Martin
dans l'oeuvre de Claire Martin □

Procurez-vous chez votre libraire ou commandez par poste chez l'éditeur, à 6,95 \$ l'exemplaire:

Série A

- Le choix de Victor Barbeau dans l'oeuvre de Victor Barbeau
- Le choix de Cécile Chabot dans l'oeuvre de Cécile Chabot
- Le choix de Robert Choquette dans l'oeuvre de Robert Choquette
- Le choix de Roger Duhamel dans l'oeuvre de Roger Duhamel
- Le choix de Gustave Lamarche dans l'oeuvre de Gustave Lamarche
- Le choix de Rina Lasnier dans l'oeuvre de Rina Lasnier
- Le choix de Félix Leclerc dans l'oeuvre de Félix Leclerc
- Le choix de Clément Marchand dans l'oeuvre de Clément Marchand
- Le choix de Simone Routier dans l'oeuvre de Simone Routier
- Le choix de Félix-Antoine Savard dans l'oeuvre de Félix-Antoine Savard

Série B

- Le choix de Simone Bussièrès dans l'oeuvre d'Adrienne Choquette
- Le choix de Clémence dans l'oeuvre d'Alfred Des Rochers
- Le choix de Jacqueline Vézina dans l'oeuvre de Medjé Vézina

Nom:

Adresse:

- Chèque inclus

LES Presses Laurentiennes
1645, avenue Notre-Dame
Charlesbourg, Qué., G2N 1S6